absolu, c'est sa fille nocturne, Lilith, qui vit auprès de lui dans l'abîme d'une vie sans vie. Et c'est ainsi que le pardon sera possible, et la réintégration de Satan : son autre fille, Isis ou la Liberté, formée à l'Instant de la chute par une plume de son aile frappée du regard divin, n'aura qu'à descendre dans le gouffre ténébreux. Lumière, elle dissipera l'ombre, et à son approche Lilith ne mourra même pas : elle se révélera pour ce qu'elle est, pour un pur néant. Retrouvant alors, en sa fille, la Liberté, Satan verra s'accomplir son vœu de toujours : le pardon de Dieu.

Le mythe hugolien satisfaisait son auteur et lui apparaissait comme une valable réponse au problème du Mal, parce que ce problème était posé dans la cohérence particulière de son monde d'images. Le mythe balzacien de la Fin de Satan n'est pas moins accordé à la physique et à la métaphysique de la *Comédie humaine*. Dans le petit conte intitulé *Melmoth réconcilié*, qu'il écrit en 1835, Balzac n'a presque rien conservé du personnage qu'il empruntait au roman de Maturin. Il ne s'est pas borné à transporter l'aventure dans une ambiance parisienne, qui est celle de ses romans ; il a imaginé l'extinction du mal selon les données de sa croyance à l'énergie vitale et à son irrémédiable épuisement.

Tout se déroule dans le Paris de la Restauration, et dans le monde des spéculateurs de la Bourse. Les bureaux de la banque Nucingen, le théâtre du Gymnase, l'appartement d'une courtisane servent de décor aux dernières années de la vie de Satan. L'étrangeté des événements paraît d'autant plus inquiétante qu'ils se passent dans la banalité du quotidien, entre un aristocrate anglais, — plus anglais que nature, — un officier de la Grande Armée devenu caissier de banque et saisi par la débauche, une fille insolente, malfaisante et généreuse, quelques coulissiers plus ou moins suspects. Dans cette société moderne, qui a renié la morale de l'honneur, tout est soumis au pouvoir maléfique de l'Argent, et le démon n'aura aucune peine à y trouver son instrument perver tisseur.

En quête d'âmes à vendre, Satan a jeté son dévolu sur l'Anglais Melmoth. Il lui a conféré des pouvoirs surnaturels qui font de ce personnage glacial, rigide, vêtu de noir, au visage impassible et aux yeux « poignardants », le véritable détenteur patenté du mal sur la terre. Ses pouvoirs ne sont pas indéterminés, mais choisis selon l'optique balzacienne : John Melmoth possède la faculté de l'action infaillible et, plus redoutable, le don absolu de connaissance. Sans se l'avouer peut-être, Balzac trahit, par ce choix entre les bénéfices du pacte satanique, certaines anxiétés que son œuvre